

VICTOR

VOYAGE AUX INDES

JACQUEMONT

(1830-1832)



FEMME INDOUE.



EST ainsi qu'à travers mille péripéties amusantes ou dangereuses, Jacquemont arrive à Bénarès, après quarante jours de voyage à pied, à cheval, comme il a pu. A Bénarès, la ville sainte des Indous, grâce aux lettres du gouverneur général, il est reçu à bras ouverts par toute la haute société de la colonie anglaise. La veille, il a dîné « comme Robinson Crusoe » et, le soir même de son arrivée, il tombe au milieu d'un luxe inouï ; peigné, ganté, en toilette de soirée, il dîne gaiement à côté de belles Anglaises décolletées, habillées suivant les dernières modes de Paris. On le fête, on se dispute ses visites ; chacun veut l'héberger ; un capitaine d'infanterie, à qui un ami de Calcutta l'adresse, obtient la préférence et l'installe chez lui. Dès le matin, un éléphant, superbement caparaçonné, attend l'hôte à sa porte pour les visites ou la promenade : c'est l'équipage des gens riches.

Ah ! riche, il ne l'est guère, le pauvre Français. Son hôte, simple capitaine d'infanterie, a cinquante mille francs par an. « Tout, dit Jacquemont, est ici monté à ce ton. Par une faveur unique, j'ai obtenu dispense de richesses, et ma misère relative n'a été, au contraire, qu'une source de jouissance d'amour-propre. »

Plaisir plus doux encore, il reçoit à Bénarès ces chères lettres d'Europe, du père, du frère bien-aimés, des amis, de la gentille cousine Zoé. Elles

lui apportent une bouffée d'air de France, et réconfortent son cœur aimant et chaleureux.

Mais notre voyageur s'arrache bientôt aux douceurs de la luxueuse vie anglaise. Dès le 6 janvier 1830, il part pour aller passer six mois sur les sommets dangereux de l'Himalaya, en traversant des provinces gouvernées par des rajahs encore indépendants, et avec lesquels l'Angleterre entretient des relations plus ou moins amicales, en attendant l'occasion propice pour les soumettre à sa domination. Jacquemont compte y trouver dans la montagne beaucoup de sujets d'études minéralogiques et géologiques.

De nouveau, il traverse fleuves et déserts, perd son escorte, la retrouve — heureusement ! — Dans ce trajet de 600 lieues depuis Calcutta, « j'ai vu, » dit-il, les villes les plus célèbres de l'Inde, Sas-
« seram, Bénarès, Mirzapore, Callinger, Kulp, »
« Agra, Delhi ».

Dans la grande cité de Delhi, « la terre la plus hospitalière du monde », dit Jacquemont, le voyageur, le Français, trouve une réception aussi enthousiaste et amicale que princière. Le Résident politique anglais s'amuse à le présenter en grande pompe au Grand-Mogol, descendant authentique et direct du terrible Tamerlan, et qui n'est plus, du reste, qu'un fantôme de vieil empereur pensionné, mis en tutelle par les Anglais.

Mais le vieux souverain, flatté, s'empresse de tenir un *darbar* — cour solennelle — pour rece-



voir l'illustre étranger avec une cérémonie excentrique qui rappelle celle du *Bourgeois gentil-homme*. Jacquemont a grand-peine à garder son sérieux pendant qu'on lui met un *khélat*, ou vêtement d'honneur, sorte de robe turque en mousseline brodée, laissant passer le bas de ses longues jambes en pantalon noir, et qu'on le proclame pompeusement *Sâhèb bahadour*, c'est-à-dire : *Seigneur victorieux à la guerre*.

L'empereur s'informe au voyageur s'il y a un roi en France, et si l'on y parle anglais. Il n'avait jamais vu de Français.

Mais voilà que les Delhiens ne veulent plus quitter « leur ami le Français ». Quand il part pour le sauvage et difficile pays des Sykes, tous veulent l'accompagner pendant plusieurs jours, et lui font escorte avec tout une cavalerie de chevaux et d'éléphants, des tentes, des serviteurs; on galope à crever les chevaux, on chasse joyeusement l'antilope et le sanglier, les lièvres et les perdrix, mais pas un tigre n'a la politesse de se montrer, au grand regret de notre voyageur. Le soir, on dîne dans une tente immense, tout illuminée : la chère est exquise, les vins capiteux — des vins de France — coulent à flots.

Partout, à cheval, à éléphant, à pied, à table, Jacquemont tient tête à ses hôtes avec cette parfaite aisance du Français, du Parisien, que rien n'étonne et n'arrête. La fête se termine par l'apparition de mimes persans « dont les prodigieux « travestissements nous obligent à quitter la table, « et à nous jeter à plat sur le tapis, pour rire avec « moins de danger ».

C'est au cours de cette amusante promenade que se place un épisode comique très spirituellement narré par le voyageur. Ne pouvant emporter tout une pharmacie, il s'était prudemment muni de l'utile instrument baptisé discrètement du nom de « fontaine libératrice » par un de nos grands médecins. Une belle nuit, voilà qu'un voleur se glisse sous la tente dans laquelle il a découpé une ouverture avec son sabre; puis il dérobe adroitement plusieurs objets, dont... ladite « fontaine »; le larron n'en peut, certes, soupçonner l'usage; mais ce métal qui brille lui paraît d'une grande valeur : il l'emporte.

Jacquemont, fort ennuyé, se plaint amèrement du vol aux chefs Sykes du pays, qui promettent de lui faire tout restituer, mais aussi ils réclament la description exacte de l'objet inconnu, afin de faciliter les recherches. Notre voyageur est obligé d'en tracer un croquis; à ce moment arrivent au bruit ses amis les Anglais. Or, chacun sait que la prudence britannique considère « la fontaine » en question comme chose éminemment *shocking*!

« Mon dessin les consterna... Ils rougirent jusqu'au blanc des yeux, et s'affligèrent sincèrement « avec moi de ce qu'ayant la malheureuse coutume d'entretenir un... clyso... je ne misse pas « plus de soin à le tenir secret. Je leur dis grave-

« ment qu'il y allait pour moi, peut-être, de la vie « ou de la mort. — Ah! la mort mille fois plutôt « qu'un... s'écrièrent-ils tous à la fois. — Nenni. « répliquai-je, mille... remèdes... plutôt qu'un mal « de tête! »

On s'empresse donc de faire savoir au rajah du pays le vol commis, et on l'invite à faire rechercher par sa police l'objet dérobé et à le renvoyer au voyageur français.

Plusieurs mois après, Jacquemont reçut une communication officielle lui apprenant que la précieuse « fontaine », retrouvée, avait été portée, sous bonne escorte de cavaliers sykes bien armés, au poste anglais le plus proche; on l'y gardait, soigneusement étiqueté, avec la mention : « *Political department*. — Affaires politiques, » — ce qui lui assurait une entière sécurité jusqu'au retour de son légitime propriétaire.

Revenons à notre héros; il fallut enfin quitter l'amicale et joyeuse escorte des officiers de Delhi pour reprendre la vie sévère et frugale du voyageur et du savant. Jacquemont dit bravement adieu à la douce existence des plaines, et s'organise pour faire son pénible et aventureux voyage dans l'Himalaya, où il va entrer par la vallée de Dhoon. Mais il lui faut laisser les chars à bœufs et son fidèle petit cheval alezan, qui l'a porté depuis Calcutta tout en le jetant plus d'une fois par terre; il met l'animal en lieu sûr pour le retrouver au retour. Un long et solide bambou le remplace pour grimper à pied les pentes abruptes de la montagne. Sa suite se compose de trente-cinq porteurs, de cinq domestiques, et d'une escorte indispensable de cinq soldats gorkhas; avec lui, cela fait quarante-six personnes. Arrivé à Kotgur, il passera de l'autre côté de la chaîne, à Kanawer, qui, par son climat, appartient au Thibet. « Le capitaine Herbert, qui découvrit la route « de ce pays en 1819, est le seul homme instruit « qui l'ait visité. »

On comprend l'avidité curieuse, la satisfaction de se plonger dans cet inconnu si rempli d'intérêt de toutes sortes qu'éprouve l'intrépide voyageur.

Mais tout ne va pas sur des roulettes : en passant d'une chaleur de 35° à la région des tourmentes de neige, à 3,200 mètres d'altitude, ses gens se mutinent et refusent de le suivre; sans hésiter, Jacquemont fond sur le chef des mutins et lui administre une volée du solide bambou; tous demandent grâce, et personne n'ose plus résister.

En dépit du froid, de maints dangers, d'indispositions assez graves, chaque jour Jacquemont descend ou gravit 1,200 ou 1,500 mètres, enveloppé de laine, fait comme un brigand, ne vivant que de riz au kari et de lait, mais travaillant sans relâche à recueillir de précieuses et utiles informations sur la formation des monts himalayens, encore si peu connue. Il est tout à la joie de ses découvertes, du plus grand intérêt scientifique dans

la mystérieuse chaîne qu'il était le premier à explorer d'une façon aussi sérieuse. (Mai 1830.)

Deux longs mois se passent dans cette solitude, au milieu des dangers, des travaux, de privations fort rudes, sans voir un seul Européen. Il atteint alors Simla, où il prend un peu de repos avant de partir pour de plus hauts sommets encore plus dangereux.

A M^{me} de Tracy, il écrit : « J'ai traversé d'étranges scènes de solitude arides et bizarres, et je me flatte d'en trouver d'un caractère plus curieux encore, quand j'arriverai sur les bords de la Tartarie chinoise..... Après tant de chemins, de détours, de mers, de soleils brûlants de l'Inde, de neige de l'Himalaya, que trouve-rai-je ? Que verrai-je encore avant de retourner dans ma patrie ? »

Le pauvre Victor ! jamais il ne devait la revoir, cette France chérie à laquelle il sacrifia sa jeunesse, sa santé et sa vie.

En août 1830, il atteint avec mille peines un sommet de l'Himalaya et passe du côté du Thibet, contrée mystérieuse, presque inconnue, très hostile, et du plus dangereux et difficile accès. Le voici campé sur les frontières du Ladak et de la Tartarie chinoise, à quatre mille mètres d'altitude. Là, des coureurs ou messagers tartares parviennent à le rejoindre et lui apportent un paquet de lettres d'Europe ayant dix mois de date, et de nombreuses missives de tous ses excellents amis de l'Inde. Cela lui remet un peu le cœur et lui fait oublier ses fatigues.

Avec d'incroyables peines, bravant de nouveaux et plus terribles dangers, Jacquemont franchit une chaîne de 5,500 mètres d'altitude, et pénètre dans la première vallée de la Tartarie chinoise, après cinq rudes journées de marche sans trouver une habitation, muni de vivres pour douze jours, aller et retour, à la tête d'une suite de 60 hommes, dont 6 capables de combattre, lui compris. La précaution n'était pas inutile, car, dans cet endroit perdu, sans appui, sans secours à espérer hors de lui-même, de son énergie, de son sang-froid, il se trouve en présence d'un fortin occupé par des troupes chinoises, très hostiles à l'étranger qui apparaît ainsi brusquement. Mais Jacquemont le prend de haut avec les officiers, tire des coups de fusils dans un arbre, et, tout en parlementant avec eux, avale tranquillement une cuillère de punch dont les flammes bleues les épouvantent... Cet homme-là, c'est le diable, assurément ! Il marche au devant de la cavalerie chinoise, jette son chef à terre en le tirant par sa natte ; les voilà tous domptés. Mais, craignant un retour offensif, il se hâte de ramasser des objets nouveaux pour sa collection d'histoire naturelle, de reconnaître gisements et formations géologiques, puis il revient vite à Simla, heureusement assez bien portant, grâce aux épais lainages dont il s'est enveloppé pour affronter des températures glaciales. Ses

moustaches roussâtres, d'un pied de longueur, ses longs cheveux, son teint bronzé, lui ont donné un grand prestige sur sa route. « Privé quatre mois de toute société européenne, j'ai fait, dit-il, cent dix-huit bien mauvais dîners... »

Depuis son départ de Calcutta, l'enragé voyageur a parcouru 1,500 lieues à cheval et 1,000 à pied dans les montagnes tibétaines. Mais de quoi n'est-on pas capable à trente ans, quand on a le feu sacré et que l'on poursuit une noble tâche, encore excité par le double attrait du péril et de l'inconnu ?

Avec une audace plus grande encore, Jacquemont brûlait du désir de pénétrer dans le royaume de Kachemyr, pays alors tout enveloppé de mystère, contrée merveilleuse sur laquelle couraient mille légendes extraordinaires, et restée inaccessible à tout voyageur européen, depuis Bernier en 1663.

Le royaume du Punjaûb et celui de Kachemyr, encore plus éloigné, se trouvaient alors sous la domination absolue du vieux Runjet-Sing, Rajah ou roi de Lahore, sorte de despote oriental demi-féroce, demi-civilisé, resté encore indépendant des Anglais.

Le roi de Lahore ! le royaume de Kachemyr ! ces mots n'éveillent-ils pas mille rêves enchantés, mille visions féeriques ? Il en est, de ces mots, qui sonnent à l'imagination comme une trompette dorée, aux sons éclatants et vibrants.

Or, Jacquemont avait appris des Anglais que Runjet-Sing avait justement, depuis des années, comme favori, premier ministre et généralissime de ses armées, un Européen, un Français !... M. Allard, ex-général français, ancien aide-de-camp du maréchal Brune, et chevalier de la Légion d'honneur ; une destinée bizarre, des aventures fantastiques l'avaient amené au fond de l'Asie et fait devenir tout puissant dans ces contrées si curieuses, encore inexplorées, où les Anglais eux-mêmes n'avaient garde de se risquer, tout en entretenant des relations diplomatiques et de bon voisinage avec Runjet.

Avant son départ pour le Thibet, notre voyageur se préparait à écrire à M. Allard, mais celui-ci le devance, sans le savoir, par une lettre des plus cordiales, l'invitant justement à venir visiter le Kachemyr. Par des officiers anglais, il avait été informé de la présence d'un compatriote dans l'Inde, et il brûlait de le voir.

Transporté de joie, Jacquemont répond aussitôt qu'il accepte et, à son retour du Thibet, trouve à Simla une seconde lettre d'Allard, datée d'Umbritsir, grande ville du Punjaûb, qui le presse de venir, promettant de pourvoir à sa sûreté, à ses besoins, « heureux, dit-il, si je puis, par ma position dans ce royaume, vous faciliter les découvertes scientifiques que vous venez faire avec un courage vraiment étonnant, dans des contrées hérissées de tant d'écueils. »

On s'imagine avec quelle joie vive Jacquemont accepte ! Il s'empresse de faire demander à lord W. Bentinck des lettres de recommandation pour Runjet-Sing. En attendant, il tâche de s'accoutumer de plus en plus aux mœurs du pays, se met à fumer le *houkha* et même y prend un vif plaisir, mais il ne veut ni manger d'opium ni mâcher de bétel.

Partout sa renommée l'a précédé, et partout les Anglais continuent à l'accueillir avec autant de sympathie que de cordialité. C'est à Meerut (janvier 1831), la plus grande station militaire du nord de l'Inde, que Jacquemont apprend la révolution de 1830. Aussitôt, tous les Anglais, amis ou inconnus, viennent le féliciter d'être Français ! C'est un délire, un enthousiasme général... Les officiers lui offrent une fête, un grand banquet, pour célébrer le grand événement. Emu et touché, Jacquemont répond bravement par un discours improvisé en excellent anglais, qu'il termine par un *toast* à l'union des deux grandes nations. Tonnerre de hurrahs pour l'orateur, pour la France !

« ... Tout, écrit-il à son père, le lieu, les circonstances, être au fond de l'Inde, chez le Grand-Mogol, en faisaient une véritable féerie. »

Et maintenant, notre voyageur s'apprête à partir pour le Kachemyr ; c'est la partie de son voyage qui en est comme le bouquet, le point culminant d'intérêt et de curiosité pour le savant, l'artiste de goût, le curieux de toutes choses nouvelles encore ignorées.

Avant lui, nul autre que le Français Bernier, en 1663, et Georges Forster, en 1782, n'avaient pénétré dans le royaume de Kachemyr.

Mais il reste inquiet et préoccupé, car ses ressources sont bien maigres pour entreprendre un tel voyage ! Il pourra dépenser sept cents francs par mois et cela pendant quelques mois seulement ; ce n'est guère ! En revanche, son ami lord W. Bentinck lui écrit de longues lettres pour l'encourager ; partout il le suit avec sollicitude, le protège à distance de sa toute puissante influence. Très chaudement, il le recommande à M. William Fraser, le résident de Delhi, le chef de l'administration civile, judiciaire et financière de Delhi, aux appointements de cent cinquante mille francs par an, et le charge de négocier son voyage près de Runjet-Sing.

Fraser est un parfait original, d'une haute distinction d'esprit, ayant horreur des horreurs de la guerre, mais tellement épris de l'émotion du danger qu'il est couvert de cicatrices rapportées des bagarres sanglantes où il s'est allé promener, les mains dans les poches, sans toucher une arme. Il prend Jacquemont dans une extrême amitié ; tous deux sont bien faits pour s'entendre ; il brûle de l'accompagner en Punjaûb, mais impossible de quitter son poste, à son amer regret.

Lorsque lord William Bentinck se déplaçait, il emmenait 300 éléphants, 1,300 chameaux,

800 chars à bœufs, un régiment d'infanterie, un de cavalerie, et une suite innombrable.

Jacquemont, lui, compose sa pauvre caravane (janvier 1831) avec 2 chameaux, 2 chars de montagne et 2 éléphants, ceux-ci amical cadeau de Fraser. Il s'en ira ainsi imperturbablement jusqu'à Lahore, monté sur l'infatigable petit alezan qu'il a porté depuis Calcutta, mais dont le détestable caractère fit souvent courir les plus graves dangers à son cavalier.

C'est ainsi qu'il arrive à Loodheena, sur les bords du Sutledge, l'immense rivière, affluent de l'Indus qui sépare le pays des Sykes, les états de Runjet-Sing, de l'Inde anglaise. Là, M. Allard lui dépêche les messages les plus pressants pour le réclamer à grands cris. Qu'il hâte sa venue, on l'attend avec la plus vive curiosité : le roi fait venir ses ministres au milieu de la nuit pour savoir si le *sahéb* (seigneur) français va bientôt arriver, s'il est là ?...

Jacquemont traverse donc triomphalement le Sutledge sur son éléphant, seul pont, seul bateau en usage pour passer l'eau.

A partir de ce moment, l'heureux voyageur entrera en plein dans la plus extraordinaire féerie, nagera dans la couleur locale la plus curieuse et la plus imprévue. Tout son voyage dans ces régions alors presque inconnues se partagera entre de longues, pénibles excursions scientifiques dans les montagnes thibétaines où il souffrira de la faim, de la soif, du froid surtout, verra sa vie menacée par mille dangers, et d'autre part une suite de fêtes inouïes ; il habitera des palais, vivra en grand seigneur, sera comblé de présents précieux, traitera d'égal à égal avec le tout puissant despote qui règne sur le Punjaûb et le Kachemyr et dont l'amitié ira jusqu'à lui offrir de le nommer *rajah* (roi) du merveilleux pays de Kachemyr, vrai paradis terrestre, honneur que refuse Jacquemont. Il préfère rester un simple Français de Paris, retrouver sa famille et ses amis, et rapporter au Muséum le fruit de ses dures campagnes.

A travers cette existence mouvementée, il trouvera le temps d'écrire aux siens les lettres les plus intéressantes et les plus amusantes, dans lesquelles il raconte ses aventures, ses impressions dans ce pays de légende, rit de l'aplomb avec lequel il se pose en seigneur d'importance et converse avec le roi de la façon la plus libre et la plus indépendante. Il se fait une joie intime de raconter encore mille détails quand il sera assis à la vieille table de famille, entre son père et le cher Porphyre.

Sur l'autre rive du Sutledge, notre voyageur trouve pour le recevoir un haut seigneur envoyé par Runjet-Sing, qui lui offre de sa part un gros sac tout gonflé d'argent, contenant 101 roupies (250 francs), des paniers de fruits délicieux, des confitures exquis, des vases remplis de crème fraîche, le tout accompagné de *salems* et de compliments où figurent, parmi les hyperboles les

plus flatteuses, et la rose et le rossignol. Le sac de roupies effarouche bien un peu Jacquemont, mais Fraser, qui connaît à fond les coutumes et les mœurs de l'Inde, lui a fait la leçon. Refuser serait d'une impolitesse grossière; c'est l'usage, usage que le *sahéb* français trouvera bientôt fort agréable. Il a donc soin de se poser tout de suite en personnage de haut rang à qui tout est dû, et daigne accepter crème et roupies. Seul dans sa tente, il en rit aux éclats. Pendant les six jours qui le séparent de Lahore, la petite fête recommence : à chaque étape, l'envoyé de Runjet l'accable de présents... et de roupies.

Le 12 mars 1831, notre voyageur fait à Lahore une entrée triomphale : voilà l'intrépide, l'étranger, voilà le Français!!

M. Allard se précipite à sa rencontre, tous deux s'embrassent, saisis d'une dévorante curiosité de se voir, de se parler. Et, en effet, quelle rencontre étrange entre ces deux compatriotes, que des destins si opposés réunissent à des milliers de lieues de leur pays; où? à la cour du roi de Lahore, faveur insigne, car il ne permettait à aucun Européen de pénétrer dans ses Etats.

Là, Jacquemont va tomber en pleine couleur locale, dans un milieu que n'a gâté ni changé en rien la civilisation européenne. Il entre dans une féerie de ces contes arabes, où il n'est question que de princes en costumes éclatants, de pierreries étincelantes, de palais enchantés, de lacs d'azur, de jardins fleuris de roses, de belles esclaves qui dansent en agitant des écharpes brillantes, enfin de fêtes étonnantes en un pays merveilleux.

D'une campagne sauvage, il pénètre dans une oasis délicieuse : « Un grand parterre de giroflées, d'iris, de roses; des allées d'orangers et de jasmins, des bassins avec jets d'eau, un petit palais meublé avec un luxe et une élégance extrêmes : c'est ma demeure. » Au lieu de son unique assiette, il prend ses repas dans de superbe vaisselle plate.

Le roi a hâte de le voir; aussitôt arrivé, il l'envoie complimenter avec une profusion de raisins et de grenades de Kaboul, les plus exquis du monde, sans oublier l'ordinaire sac de 500 roupies.

Jacquemont, qui s'est fait à ce genre d'accueil, finit par le trouver fort de son goût.

« J'ai à Lahore un tel renom que tout le monde grille de me voir. Runjet n'est pas le moins curieux. On ne saurait, paraît-il, faire trop d'honneur à un homme comme moi. »

Il sait que pour réussir, il doit se mettre sur ce pied, même avec le roi; il n'y manque pas. « J'ai passé plusieurs fois une couple d'heures à causer

« avec Runjet... C'est un cauchemar que sa conversation... Il m'a fait cent mille questions sur l'Inde, les Anglais, l'Europe, Bonaparte, ce monde-ci en général et l'autre, l'enfer et le paradis, l'âme, Dieu, le diable, et mille autres choses encore. »

Bien entendu, ces agréables causeries avaient lieu en un mélange de persan-arabe-indostani-sanscrit, ce qui les rendait encore moins commodes pour le voyageur, mais il portait en lui un tel courant d'intelligence et de sympathie qu'il conquiert entièrement le vieux despote asiatique. Il est tout de même enchanté de lui et le trouve un homme extraordinaire en même temps qu'un « vieux renard ». Runjet, ravi de son côté, lui permet d'aller à Kachemyr, partout, où il lui plaira; il fera veiller à sa sûreté et pourvoira à tous ses besoins, politesse orientale dont Jacquemont n'est pas fâché, car, sans la libéralité du roi, il n'aurait pu ni réaliser ses travaux ni satisfaire sa curiosité d'aller voir des contrées aussi inconnues, aussi pleines d'imprévu, de merveilles inédites et d'objets nouveaux à recueillir pour sa mission. C'est à ce moment qu'il reçoit, enfin! une lettre des directeurs du Muséum, lettre vieille d'une année, lui annonçant que son traitement est augmenté de dix mille francs, ce qui montre combien on appréciait déjà les travaux et les vaillants efforts du jeune savant.

Cependant, Runjet-Sing, qui l'a pris en grande amitié, lui confère — politesse suprême — le *khelat* ou habit d'honneur de première classe, d'une valeur de cinq mille roupies (12,000 francs), sous forme de schalls de cachemire à fond lie de vin, à haute bordure en richissime broderie d'or et de soie; deux autres moins riches, sept pièces de superbes étoffes de soie et de cette incomparable et vaporeuse mousseline, l'étoffe nationale, plus un riche ornement en pierres précieuses, accompagné d'une bourse de 1,100 roupies. Enfin, faveur particulière, honneur rare, il fait paraître devant son hôte les plus belles femmes de son harem, qui exécutent des danses du pays, vêtues de gazes brillantes, couvertes de pierreries.

Avec quel entrain, quelle joie Jacquemont raconte ces incidents et ces aubaines à son père, et lui promet, ainsi qu'à Porphyre, de superbes robes de chambre faites avec de ces cachemires; il en distribuera d'autres aux femmes de ses amis, car il s'oublie toujours pour faire plaisir aux autres dans la générosité de son cœur.

PIERRE DE GAMOND.

(La fin au prochain numéro.)





LE ROI DES NEIGES

I



PAR une froide et brumeuse soirée de l'année 1523, une barque de Norvège à voile brune, carrée et claquant aux sautes d'une brise violente, apparut sur les eaux noires du Sogne. Venue de Brekke, elle traversa le golfe et s'enfonça dans le fiord de Ruvsndal. Le plus âgé des matelots tenait le gouvernail et commandait la manœuvre. Le second, plus jeune, l'exécutait vivement. Tous deux avaient le regard expressif, les traits mâles et hardis ; leurs cheveux flottaient sur leurs épaules. Vêtus ainsi que les gens de la côte, ils portaient la camisole et le pantalon de cuir, une ceinture ornée de boutons d'étain et des souliers de peau de renne, lacés de courroies qui remontaient et s'entrecroisaient sur les jambes. La mise des deux autres passagers, un jeune homme et une jeune dame, inactifs, assis dans l'ombre noire de la voile, l'un près de l'autre, sur une jonchée de feuilles de bouleau, était fort différente et beaucoup plus recherchée, bien que dépourvue de tout ornement et de tout joyau propres à fixer l'attention. Le pourpoint du jeune homme était de fin vadmél gris, brodé de rouge au collet. Aucune plume à son feutre. Le haut de ses bottes fauves, étroites et souples, était retroussé sur le genou. Son beau visage pâle, empreint d'une énergie et d'une audace superbes en face d'une nature sauvage et terrifiante, s'adoucissait, s'attendrissait chaque fois qu'il reposait ses yeux sur sa compagne, ou s'occupait de la préserver du froid en ramenant sur elle les fourrures que le vent écartait. De ces soins empressés et respectueux, la jeune dame le remerciait par un mélancolique sourire de gratitude. Sur son justaucorps de damas violet tranchait une ceinture de velours noir où étaient suspendue son escarcelle et ses patenôtres. Sa jupe était aussi de damas violet à parements de velours pareil à celui de la ceinture et de la coiffe en forme de béguin, coiffe qui découvrait son front pur et laissait échapper les boucles

soyeuses de ses cheveux châtain. L'ovale de ce visage était parfait, le teint de blancheur mate ; le nez, aux narines frêles, légèrement aquilin. Des lèvres fines, de grands yeux bleus pensifs et profonds, puis surtout ses gestes mesurés, la fierté naturelle de toutes ses attitudes, rehaussaient sa beauté de grâce noble et de délicatesse. Quelques précautions que prissent ces deux passagers, afin de n'éveiller aucune curiosité, et quoique leur costume pût passer pour celui de riches bourgeois de Bergen, leur allure, le langage qu'ils parlaient, cent autres détails trahissaient une origine étrangère en même temps qu'une condition élevée. Au fond de la barque, cachés par plusieurs ballots de peaux de renne, se trouvaient deux coffres à pentures de fer dont le poids, lors de l'embarquement, avait certes intrigué vivement les deux matelots, mais bien moins cependant qu'une antique et curieuse statuette de bois, à peinture et à dorure ternies par les siècles, qui représentait un roi ou un saint. En effet, cette figure naïve, aux mains ouvertes pour bénir et pour donner, surgissait en relief de sa niche à dais, couronne en tête, avec la dalmatique sous la chasuble d'évêque. La jeune dame avait exigé qu'on suspendît au mât cette pieuse image, ainsi qu'une miraculeuse relique qui devait les protéger pendant la traversée. Tout ceci n'était guère le fait de voyageurs vulgaires. Une imagination vive y eût trouvé matière à mille commentaires ; mais, depuis que la barque voguait sur les flots du fiord de Ruvsndal, la manœuvre, de plus en plus difficile, ne permettait aux deux Norvégiens ni questions ni regards indiscrets.

Les passagers se taisaient, saisis de la grandeur et de la tristesse farouche de cette côte étrange, se demandant si, dans le désordre et la terreur d'une lutte éternelle, la terre avait voulu agripper l'Océan de ses monstrueuses griffes d'écueils, ou si c'était la mer qui, furieuse, avait lancé ses vagues dévorantes jusqu'aux entrailles rocheuses de son ennemie. Large d'abord et obstrué de récifs à fleur d'eau, le chenal où la barque s'engageait, se rétrécissait de plus en plus, s'encaissait entre deux parois de roc, dont les crêtes, à des hauteurs vertigineuses, déchiquetaient les nuées. Tantôt des crevasses béantes, des fissures insondables s'ouvraient comme taillées à coups de foudre ; tantôt des blocs énormes menaçaient d'écraser la barque, ou bien des pics et des saillies aiguës surgissaient comme pour crever et arracher la

voile. Parfois aussi des roches massives surplombaient l'eau, formant des voûtes obscures ou ne laissant voir du ciel qu'une mince déchirure. Les sommets prenaient tour à tour l'aspect de créneaux de forteresses géantes, ou de gargouilles fantastiques qui vomissaient des torrents dissipés en vapeurs avant d'avoir atteint le fond de la gorge humide. A certains détours brusques, aucun souffle de vent ne gonflait plus la voile : elle flottait, puis retombait le long du mât, telle qu'une loque inutile. L'embarcation alors ne glissait plus sur les vagues que par le tâtonnement craintif et la poussée prudente des crocs contre les angles des roches. A d'autres moments, des rafales s'engouffraient, précipitant la course à croire qu'au tournant roide du chenal, la barque allait se briser contre les aspérités de la muraille effroyable. Et bientôt les ténèbres se firent si denses qu'on n'eût su dire s'il ne tombait pas plus de nuit des cimes granitiques qu'il n'en montait des remous noirs de l'onde.

Le trajet, dans ce goulet étroit et tortueux où chaque coude se hérissait d'un nouvel escarpement de récifs, fut pour les étrangers une heure interminable d'angoisses. Les deux marins ne virent pas, mais devinèrent que la jeune dame se rapprochait instinctivement de son compagnon. A un certain moment, l'obscurité devint telle qu'en dépit de la consigne donnée par les voyageurs à la sortie du port de Brekke, un des hommes de mer, le moins âgé, voulut prendre et allumer la grosse torche de résine, plantée à l'avant de la barque dans un anneau de fer. Au mouvement qu'il eut, au bruit qu'il fit, la jeune dame se redressa légèrement. Si périlleuse que fût cette traversée dans les ténèbres, si grand que fût le risque d'un heurt violent, une clarté dénonçant leur approche, même au creux de cet abîme, lui parut plus dangereuse encore, car elle se pencha vivement vers son compagnon, et, d'une voix que la crainte altérait, elle supplia très bas :

— O Steven, à tout prix, empêchez ces braves gens d'allumer la torche... empêchez-les !

Cette prière, à peine murmurée par la jeune dame, devint un ordre bref et impérieux dans la voix grave de son compagnon. Le jeune matelot replanta la torche éteinte dans l'anneau de fer, d'un geste furieux, et reprit sa perche à croc, non sans maugréer entre ses dents contre les caprices des femmes qui se jouaient étourdiment de l'existence de malheureux pêcheurs, et non sans protester qu'il se considérait dès lors comme dégagé de toute responsabilité, si les passagers n'arrivaient pas sains et saufs au terme de leur voyage. Il ajouta entre ses dents, et de plus en plus bas, d'autres propos assez désobligeants sur les gens qui parlaient un dialecte inconnu et se rendaient dans un de ces ports perdus où jamais n'abordaient d'honnêtes chrétiens. Il eût certainement conclu que tout cela ne lui présageait rien

de bon ; mais le plus âgé des matelots avait saisi son grommellement d'humeur et lui imposa silence :

— Assez, frère, assez, Sando : respecte le passager.

A ces paroles lentes et graves qui lui rappelaient un des devoirs les plus rigoureux de sa profession, Sando se tut, honteux de son emportement. La jeune dame n'avait prêté aucune attention à ce mauvais vouloir. Ses ordres transmis et exécutés, le jeune homme, qu'elle avait nommé Steven, était revenu s'asseoir près d'elle sur les feuilles de bouleau. De sa main, elle lui effleura l'épaule et, désignant la statuette pendue au mât, elle lui dit, dans cette langue que n'aimait pas Sando :

— O mon fidèle ami, priez en même temps que moi notre bon saint Olaf. Son image, pieuse relique, seul vrai trésor que je possède encore, a détourné de nous, sur cette mer immense, de redoutables orages. Implorons-le de nouveau. Le protecteur tout-puissant de ma famille ne nous abandonnera pas. Il nous tirera de la peine où nous sommes et nous guidera, à travers les dangers de ce fiord de ténèbres, jusqu'au but tant souhaité de notre traversée !

Les deux marins n'entendirent plus que le murmure à peine perceptible de deux voix confondues dans une même invocation. Leur propre courage s'en accrût. Et, soit entremise du saint, soit que Sando et surtout son frère aîné, Dixen, connussent de longue date les tours et les détours du chenal, l'embarcation glissa plus rapidement. Par une plus haute échancrure de roche, un peu de la lumière grise et douteuse du soir les éclaira. Ils en éprouvèrent le même soulagement qu'au sortir de l'atmosphère oppressante d'un souterrain. Ils eurent encore à traverser de pénétrantes fumées d'eau et des poussières d'écume tombant de torrents volatilisés par le vent ; puis le passage s'élargit et s'élargit encore. Non plus sous la poussée du croc de fer, mais sous l'effort des rames, la barque, lancée vigoureusement, sortit des plis et des replis de son étroit goulet aux anfractuosités si dangereuses.

A cet endroit, Steven aperçut, au niveau des vagues, une ouverture en forme de voûte où, à travers les barreaux d'une grille double, la vue se perdait dans une caverne pleine d'ombre. Il questionna les matelots, et l'aîné, Dixen, lui répondit :

— Ce sont les souterrains de Ruvsdal, messire. On prétend qu'ils communiquent avec la citadelle dans l'épaisseur même de la montagne ; mais personne n'est en droit de l'affirmer, car personne jamais n'a vu les grilles ouvertes.

Il achevait à peine que la voile, regonflée et reprise par la brise, telle qu'un oiseau qui rouvre ses ailes, emporta les passagers sur les flots plus calmes et moins sombres d'une sorte de lac, ou mieux d'une rade fermée, refuge caché et sûr sans autre communication avec la mer que cette

impasse terrible. Les pêcheurs, las de lutter contre les orages, pouvaient s'y reposer en toute sécurité. Cependant, pour être ici plus vaste et moins sauvage, le fiord n'en était pas moins triste. Sous un ciel uniformément gris, les eaux stagnaient dans un cirque entouré de montagnes en escalade, vrai puits cyclopéen. Dans les brèches et les éboulements de cette formidable enceinte, le regard déçu n'apercevait que des vallées nues, des gouffres comblés d'avalanches de pierres, des horizons bornés par des glaciers infranchissables. Plus près de la rive, c'était le même hérissément de rochers nus et noirs, moussus et ruisselants, le même égouttement éternel des torrents depuis les sommets arides et les croupes tourmentées jusqu'aux entailles géantes qui formaient des ravines.

Après avoir respiré comme si l'élan de la barque sur le fiord eût été un essor de délivrance, devant ce paysage désolé, stérile et dévasté, devant ce site pareil à l'effondrement d'un monde sous la malédiction de Dieu, la jeune voyageuse s'affaissa dans une subite détresse d'âme que son compagnon, à genoux près d'elle, cherchait vainement à combattre par des exhortations au courage et à l'espoir.

Arrivés au milieu de cette sorte de lac où se terminait le fiord, les voyageurs virent mieux, pareille à une lézarde dans le massif granitique, l'entrée obscure et resserrée du chenal. Sur la hauteur abrupte qui dominait et commandait le passage, très visible maintenant au-dessus de la brume flottant sur les eaux mortes, se détachait en énorme silhouette noire les tours et les créneaux d'une forteresse inaccessible.

— *C'est là*, dit tout à coup Steven, le doigt dirigé vers cette citadelle.

La jeune dame, secouant son accablement, se leva soudain. On eût dit que son compagnon lui annonçait le but de leur mystérieux voyage. Redressée, elle fixa éperdument la forteresse, comme si elle eût voulu mettre tout ce qui lui restait de force dans ce regard. Un frémissement d'espérance raviva tout son être, puis son cœur se serra, des larmes voilèrent ses yeux devant ces murailles sombres, aux assises si bien confondues avec le roc vif que les tours et les remparts semblaient avoir été taillés par la nature même en plein granit. D'ailleurs rien qui indiquât la vie, aucune lueur dans cette masse de pierre muette et sombre, percée de rares meurtrières et dressée au-dessus du fiord ainsi qu'une écrasante menace.

Le jeune voyageur avait fait signe à Sando de suspendre le mouvement de ses rames, afin que rien ne troublât le silence et le recueillement contemplatif de sa compagne. Elle fixait toujours la forteresse et ne pouvait en détacher ses regards. Peut-être cette vision était-elle une chose depuis longtemps attendue, depuis longtemps désirée, peut-être cette vision pouvait-elle seule lui rendre tout son courage et toute son énergie. D'une voix

troublée par une émotion extraordinaire, elle répéta l'exclamation de Steven :

— C'est là !

Puis le mouvement penché de sa tête charmante décéla une fatigue. Elle détourna les yeux et, les reposant encore sur la statuette de saint Olaf, dans un appel lointain et triste, dans une sorte d'imploration de détresse et d'exaltation douloureuse, elle répéta trois fois :

— *Harald ! Harald ! Harald !*

A ce nom, debout près d'elle, Steven, saisi de la même exaltation, lui dit vivement, dans le dialecte étranger :

— O ma noble et douce Dame, souvenez-vous de cette parole du saint : *Le courage au cœur vaut mieux que le fer à la main*. Je me souviendrai, moi, de son autre parole : *Mon secours est à celui qui commence et finit sa tâche les mains blanches*. Pour avoir ton secours, ô saint Olaf, ce que je vais entreprendre, je l'accomplirai donc sans effusion de sang,

La jeune dame fut secouée du même frisson d'enthousiasme que le jeune homme, puis elle abaissa ses paupières sur ses yeux, se laissa retomber sur les feuilles de bouleau et fit signe au matelot de reprendre les rames. Steven y ajouta la recommandation de rallier la rive et de la suivre au pied même des rochers, afin d'éviter d'attirer l'attention de ceux qui pouvaient guetter du haut de la forteresse.

Ainsi, prudemment, la barque se dirigea vers plusieurs habitations groupées au bord du fiord. Dans une immense échancrure de rochers, une coulée de rocaillies, pulvérisées par le roulement des torrents, formait là une grève en pente douce. Ce village de pêcheurs, humble et pauvre, étroit et oppressé par la montagne, semblait ne respirer que de l'ombre, ne vivre que dans la crainte et sous la menace de cette citadelle formidable debout sur le pic altier en sentinelle méfiante. Les maisons, toutes de bois, reposaient aux quatre coins sur quatre grosses piles de pierres. Ainsi soulevées à cinq ou six pieds du sol, elles étaient, au printemps, à l'abri des crues subites et des débordements de torrents causés par la fonte des neiges. Non par des marches, mais par des planches disposées en rampes inclinées, on accédait au seuil de ces habitations. Près des rampes se voyaient de grandes auges en bois, carrées, avec un large rebord à hauteur d'appui. Une couche de terre recouvrait les toits; des mousses les rendaient impénétrables. Les façades étaient peintes en rouge le plus souvent, mais, sous ce ciel de tristesse infinie, par des brumes constantes et d'épais floconnements de neige, les couleurs vives s'éteignaient d'elles-mêmes.

La voile carguée, la barque put accoster contre une jetée naturelle, formée d'alluvions, de galets noirs et gris que le flot remuait dans un bruit monotone et sourd. Là, une saillie aride et sombre

de la montagne, déroba la forteresse à la vue des passagers. Ils purent débarquer librement et sans hâte.

L'unique aubergiste de l'endroit, qui avait reconnu de loin la barque de Dixen et constaté de plus près que cette barque, par chance rare, amenait des étrangers, sortit de sa maison, la plus proche de la plage, et avança précipitamment pour offrir ses services. Sando, en sautant le premier à terre, eut un salut joyeux et familier :

— Salut, Jorg, salut ! Si incroyable que la chose te paraisse, mon camarade, nous t'aménons deux hôtes !

Jorg aida aussitôt les deux marins à débarquer les ballots et les coffres assez lourds, posés dans le fond de la barque. Pendant ce temps, la jeune dame recevait des mains de son compagnon de voyage la petite statuette de saint Olaf, lentement et soigneusement détachée du mât. L'étrangère baisa les pieds de l'image, la remit dans une sorte de chASSE, doublée de velours, qu'elle ferma et voulut porter elle-même sous ses fourrures. Puis, appuyée au bras de Steven, suivie des matelots et guidée par Jorg, dans la nuit plus brumeuse et plus froide elle s'achemina silencieusement, presque mystérieusement, vers l'auberge.

II

Tous les cinq entrèrent dans une salle basse et enfumée, éclairée par une seule lampe de fer accrochée au mur. Dans un vaste foyer flambaient des bûches de pins. Plusieurs tables massives et des bancs composaient l'ameublement, ce qui n'empêcha pas Sando d'insinuer à l'adresse des deux voyageurs que c'était certainement la meilleure *hébergement* de toutes les rives du fiord. L'aubergiste, plus avisé, s'excusa sur le défaut de confort de son habitation et promit, sans onctuosité ni courbettes, mais en une seule phrase très simple dont l'accent de sincérité disposa ses hôtes favorablement, d'y remédier par toute la complaisance imaginable. Il aviva le feu ; puis, laissant, avec l'aide de Dixen et de Sando, les passagers sécher devant l'âtre leurs vêtements humides de brouillards et d'écume, il disparut pour préparer le logement. Il revint bientôt et, s'excusant de ne pouvoir mettre que deux pièces à la disposition de ses hôtes, il introduisit la jeune dame dans une chambre spacieuse et propre, à fenêtre vitrée, luxe tout à fait inusité dans ces parages. Là se trouvaient une chaise à haut dossier, deux escabelles et un bahut de chêne. C'était très vraisemblablement ce que le pauvre Jorg pouvait offrir de mieux. Steven s'accommoda, de l'autre côté de la salle commune, d'une chambre plus petite où le lit n'était qu'une longue caisse de bois avec, sur une sorte d'édredon assez moelleux, des peaux de renne en guise de couvertures.

L'hôte avait pris le temps de semer sur le plancher de la chambre de la jeune dame des branches de pin et de genévrier mêlées de feuilles de menthe, sorte de tapis de feuillage sec mais odorant. Au pied du lit, une natte d'osier à tresses larges, encore humide de sève, ajoutait aux parfums du pin, du genévrier et de la menthe, une senteur pénétrante et douce que la voyageuse, après les brises salées du large, respira avec délices. Les coffres et les ballots portés dans la chambre de la jeune dame, Jorg laissa ses hôtes s'installer tant bien que mal, s'occupa de composer avec ses faibles ressources un repas convenable, puis revint enfin dans la grande salle basse et enfumée où l'attendaient les deux marins. Ayant reçu des ordres de Steven, il posa sur la table, devant eux, en place d'assiettes, deux galettes triangulaires de flatbröd, sorte de pain d'avoine plat et cassant ; puis deux pots d'étain, l'un grand, plein de julöl ou bière de Noël, l'autre, plus petit, plein d'eau-de-vie de grain. Il mit sur chaque galette de flatbröd deux tranches de saumon salé et dit gaiement : « Quand vous n'aurez plus rien dans vos assiettes, mangez-les ! » Cette vieille plaisanterie, spéciale à la Norvège, les mit de bonne humeur. Faisant comprendre de qui il voulait parler, d'un clin d'œil, en désignant la porte de la jeune dame, l'hôte reprit :

— Ils ne lésineront pas pour un gobelet de plus ou de moins. Buvez, mangez votre content et croyez en l'expérience du vieux Jorg : Ils seront généreux.

— Merci de la prédiction, dit Sando, elle nous rassure, car nous attendons encore la somme qu'ils nous ont promise au départ de Brekke et, — par saint Eric ! — nous l'avons bravement gagnée à conduire notre barque dans l'obscurité du chenal de Ruvensdal. Ils ne trouveront pas deux pilotes comme Dixen et moi pour naviguer ainsi dans le brouillard.

Jorg l'interrompit et demanda à voix basse :

— Vous devez savoir quelque chose d'eux, compagnons, puisqu'avec eux vous avez fait la traversée du Sogne ?

— Les passagers se sont montrés tristes et silencieux, fit Dixen, prenant enfin la parole comme s'il eut redouté le babillage de son plus jeune frère, nous ne savons presque rien et j'en saurais davantage que je n'en dirais pas plus : il n'est pas trop bon d'être bavard dans notre rude métier, encore moins, quand ceux qui nous emploient paraissent disposés à bien payer notre discrétion. Notre poisson vendu à Brekke, nous nous étions attablés un instant à la taverne avant de reprendre la mer, quand l'hôtelier, qui nous connaît de longue date, est venu nous dire que deux étrangers attendaient, depuis le matin, l'occasion de traverser le fiord pour gagner Ruvensdal. Cet hôtelier nous assura, comme toi, qu'ils paieraient bien. Nous avons accepté de les transporter ici

moyennant deux dallers, prix qui nous avait semblé d'abord une rare aubaine, mais la jeune dame nous ayant défendu d'allumer aucune torche, Sando n'exagère pas : notre peine vaut ce salaire.

— Vous aurez plus, dit Jorg, je m'en porterais garant. Mais, dans la conversation des étrangers, n'avez-vous saisi aucun indice de leur état ou de leur pays ?

— Aucun. Nos passagers parlaient entre eux une langue que nous ne comprenons pas. Par ci par là, cependant, j'ai cru reconnaître quelques mots du dialecte du royaume des îles Snorra, des Sept-Îles heureuses de l'Occident que baignent là-bas, au large, le courant de vagues chaudes.

— Pour moi, dit Sando, et d'après les propres confidences de l'hôtelier de Brekke, ce sont de riches négociants. Ils n'ont fait que passer à Bergen, puis à Brekke : ils viennent de Lubeck. Le jeune homme doit avoir idée d'entreprendre et d'organiser du commerce sur la côte...

— Hum ! fit Jorg, s'il a cette idée-là, l'idée n'est pas pratique. Il ne parviendra à établir ni comptoir, ni dépôt par ici. Le pays n'offre aucune ressource. Le paysan est aussi pauvre que le pêcheur et l'hôtelier. De plus, vous savez, si celui de là-haut, le gouverneur danois de Ruvensdal, est ombrageux et voit venir d'un bon œil les visages nouveaux. Si tel est le but de leur voyage, ce qu'ils ont de mieux à faire, la nuit passée ici, c'est de vous redonner deux autres dallers pour les ramener à Brekke le plus vite possible.

— Oui, si tel est le but de leur voyage, reprit Dixel en secouant la tête d'un air de doute. Mais ils ont peut-être de bonnes raisons pour nous dire une chose et en projeter une autre. Qui n'a pas son secret ? Ces deux jeunes gens-là mettent une sorte de mystère dans tout ce qu'ils font. Tu l'observeras bientôt et de plus près que nous, vieux Jorg. Et tu ne nous en diras pas plus que je ne t'en veux dire, s'ils te paient aussi largement qu'ils ont promis de nous payer.

— Dixel a raison, reprit Sando, frappé des arguments de son aîné, et sentant sa curiosité s'éveiller. Ils n'ont ni l'apparence, ni les façons de négociants des villes de la Hanse. Quelle grosse marchande de Hambourg ou de Lubeck eût songé à faire accrocher au mât l'image d'un saint, protecteur attitré de sa famille ? Certes, la traversée n'en fût pas plus mauvaise, mais c'est bien plutôt la préoccupation d'une pieuse et noble demoiselle. Le jeune homme semble avoir l'habitude de commander aux hommes et cependant il commande les choses plus poliment que n'importe quel enrichi, criard et violent. Celui-ci cèdera, pliera et se tiendra coi devant un homme qui osera lui résister, tandis que notre passager ne souffrirait pas que le moindre de ses ordres ne fut promptement obéi. Et cependant lui-même semble ohéir aveuglément à la jeune dame ou mieux à la jeune

demoiselle. Il lui parle avec un respect extraordinaire. Il l'appelle Madame, ou Madame Wœlia, et par là, conclut Sando d'un air fin, j'ai deviné qu'elle n'était point sa sœur.

— Encore moins son épouse, fit Jorg. Leurs logements sont éloignés l'un de l'autre, et le jeune homme, ni dans ses paroles, ni dans ses gestes, ne s'est permis une seule familiarité.

— Cela est très bizarre, continua Sando, et bien bizarre aussi cette crainte qu'ils avaient d'une lumière dans le chenal. Ils semblaient redouter avant tout qu'on aperçût notre barque de la forteresse danoise. Leurs ballots ne ressemblent en rien aux ballots de par ici et leurs coffres sont lourds à croire qu'ils renferment...

— Nous nous étions engagés à être discrets, interrompit judicieusement Dixel, et voici que notre curiosité nous entraîne en plusieurs conjectures que rien ne justifie. Il sera temps de barvarde sur le compte de ces gens quand ils auront refusé de nous payer. Mais si telle n'est pas leur intention, qu'ils se hâtent, bon Jorg, ou je vais m'endormir de fatigue sur la table, tandis que Sando te fera cent autres questions aussi déraisonnables.

Sando comprit le reproche voilé de son aîné et tous deux achevèrent de manger en silence. Silencieux à son tour, Jorg comparait ses propres remarques à celles que Sando avait faites sur les deux voyageurs ; puis, pensif, secouant ses réflexions, il disposa sur une seconde table deux assiettes d'étain, deux cuillères de corne, deux coupes à monture d'argent et un plateau de cristal, magnificence qui arracha une exclamation d'admiration aux deux marins.

Peu après la porte s'ouvrit et Steven parut. Il s'approcha de Dixel et, tirant une bourse de sa poche, il lui mit dans la main non pas deux dallers mais six. Et, comme, à cette libéralité inattendue, les deux braves pêcheurs avalaient de travers, le jeune étranger leur dit dans un sourire bienveillant :

— Acceptez ceci, mes bons amis, Sachez toutefois que vous ne m'obligerez pas médiocrement en observant, pour regagner votre maison, les précautions que nous avons prises ensemble pour entrer dans l'auberge.

Ici, le jeune homme eut une courte hésitation ; puis, ressaisi de pleine confiance devant ces trois visages de Norvégiens, larges, carrés, empreints de franchise et de loyauté, il ajouta :

— Et, pour vous parler à cœur ouvert, je vous avoue qu'en ne divulguant à personne mon arrivée ici vous me rendrez un service important, un service que je paierai volontiers de six, de huit et même de dix dallers le jour où il vous plaira de me les réclamer.

CHARLES FOLEY.

(La suite au prochain numéro.)



REVANCHE!

SUITE

XIV

Paris, le...



mon cher enfant,

« Je vous écris avant de repartir pour Chaville, pensant que vous avez hâte de connaître les détails de ma visite rue Férou ; puis, pour vous avertir que Castelrose vous est fermé jusqu'à nouvel ordre. Pourquoi ? Vous le verrez plus loin... »

« Je n'ai guère dormi depuis votre visite : mon entrevue avec M^{lle} Mieussen me paraissait d'une nature fort délicate, et je désirais connaître un peu mieux cette pauvre fille avant d'entrer en relations avec elle... Soudain, j'ai songé à mon vieil ami le juge d'instruction, qui habite le quartier Saint-Sulpice. Je lui ai envoyé quelques lignes, lui indiquant à peu près ce que je voulais savoir. J'ignore où il a pris ses renseignements ; mais il m'écrit qu'ils ont été puisés à « source sûre ».

« Le coupé m'a donc emportée, aujourd'hui, ainsi que Lissel, rue Férou, munies des instructions suivantes :

« M^{lle} Mieussen est pieuse, énergique, d'un dévouement maternel sans limites pour ses frères, très fière ; de sorte que, si votre visite a le but de charité que je soupçonne, vous devrez agir avec beaucoup de ménagements. Elle veut écrire, je crois, dans quelques journaux pour augmenter ses modiques ressources. Sûrement, en tout cas, elle peint des images, et des bibelots divers.

« Je mis rapidement Lissel au courant des choses : un tort avant le déjeuner ! car cette petite fille, absolument emballée, ne put, malgré mes prières, avaler une bouchée...

« Puis, ainsi que je vous l'écris plus haut, nous roulâmes vers la rue Férou... Moi, assez inquiète et silencieuse, Lissel, bavardant comme une pie, et criant au cocher, toutes les cinq minutes :

« — Jack, les chevaux ne marchent pas aujourd'hui.

« Ensuite, se retournant vers moi :

« — Vous verrez, grand'mère, elle sera sortie.

« Non, elle n'était pas sortie ! Une petite ménagère, à l'air honnête et bon, expédia un certain « Gildas », son mari, à la recherche de la « demoiselle », et, pendant l'absence de Gildas, nous entendîmes un éloge qui sortait vraiment du cœur de la maîtresse d'hôtel... Il paraît que Gildas Bazulec a servi sous les ordres du capitaine Mieussen, « un sévère, mais une crème d'homme. Et on s'en souviendra jusqu'à la mort ». Bref ! les Bazulec sont de braves gens.

« M^{lle} Mieussen arriva, et (vous ne serez pas étonnée, Renaud, vous qui connaissez ma Lissel), la voilà qui se jette au cou de la jeune fille, en criant :

« — Vous me voulez pour élève, n'est-ce pas ? Ne dites pas non, ne dites pas non !

« J'avais préparé des « phrases » d'entrée en matière, mais le cœur de cette enfant avait de suite trouvé la « phrase » voulue, la « phrase » du cœur, qui ne blesse jamais.

« Pauvre Solange ! elle n'était pas tentée de dire « non ». Cette annonce d'élève avait fait passer une flamme joyeuse dans ses yeux. Et nous voilà assises en face l'une de l'autre : moi, racontant que Lissel, fantasque créature, voulait apprendre le dessin, qu'elle avait dédaigné jusqu'à elle, m'écoutant attentive, souriant parfois à Lissel, qui trépignait de plaisir. J'eus une minute d'embarras, quand M^{lle} Mieussen me demanda si c'était un commerçant de la rue Bonaparte qui m'adressait à elle...

« Heureusement, elle n'insista pas, et je lui parlai de ce nom d'Yonville vu au bas d'un manuscrit, sans lui préciser où, ni comment.

« — Le nom de ma mère, répondit-elle.

« Je lui appris alors que les de Pénaulan avaient contracté plusieurs alliances avec les d'Yonville, ce qui la rendit avec moi un peu moins réservée. Elle me parla de sa mère, morte très jeune ; de son père, dont elle garde un souvenir attendri ; de ses frères, ses uniques affections ici-bas.

« Je la regardais attentivement, tandis qu'elle causait. Ses yeux cernés, son teint pâle, une espèce de langueur dans chacun de ses mouve-

ments révélèrent une immense fatigue, peut-être même plus encore.

« Je demeurai une heure auprès de M^{lle} Mieussen ; dans une heure, une vieille femme, ayant vu le monde comme moi, arrive à connaître les gens. Quand je me levai pour partir, mon opinion était celle-ci : « C'est une belle âme ! »

« — J'ai omis de vous apprendre, mademoiselle, dis-je à la future maîtresse de Lissel, que j'habite, tout l'été, ma propriété de Chaville.

« Une certaine angoisse paraissant dans les yeux de la jeune fille, Lissel ajouta bien vite :

« — Elle couchera à Castelrose, n'est-ce pas, grand-mère ?

« Cette fois, je l'avoue, je regrettai d'avoir amené ma fillette, qui allait vraiment trop vite en affaires.

« — Impossible ! dit M^{lle} Mieussen. Mes frères...

« — Vos frères aussi... On s'amusera joliment. Grand-mère veut, j'en suis sûre.

« Il fallut prendre un biais.

« — Mais, oui, venez à Castelrose pour quelques jours, mademoiselle ; l'air de la campagne vous donnera des forces, dont vous paraissiez avoir grand besoin, et vous me rendrez le très grand service de faire travailler ma petite-fille, aussi paresseuse qu'une marmotte. La voiture viendra vous chercher tous les trois ce soir, et nous nous trouverons à la gare.

« — Si je vous ennuie, s'écria gaiement Lissel, vous repartirez demain... Ne pourrions-nous voir vos frères ?

« — Les voilà ! dit Solange avec un fier sourire.

« Ils paraissent charmants tous les deux, mon cher Renaud ; mais, comme ce ne sont pas eux qui nous occupent le plus, actuellement, je clos cette longue lettre en vous demandant si vous êtes satisfait de moi ?

« Soyez furieux contre Lissel. C'est sa faute si vous êtes exilé de Castelrose.

« Comtesse de PÉNAULAN. »

P. S. — Grand-mère, laissez-moi ajouter un mot à votre lettre.

Grand-mère, très grave :

— Les jeunes filles n'écrivent pas aux messieurs.

— Renaud n'est pas un monsieur, c'est un cousin.

Grand-mère, ébranlée :

— Ta raison ne me paraît pas valable.

— J'en ai une autre : un *post-scriptum* n'est pas une lettre.

Grand-mère déposant les armes ;

— Au fait, donne à Renaud, en deux lignes, en deux lignes, tu entends, ton appréciation sur Solange. Cela ne peut que lui être agréable.

« Donc, en « deux lignes », mon cousin, je dois vous dire bien des choses : d'abord que, durant tout le trajet de la rue Férou au faubourg Saint-Honoré, j'ai été grondée comme un baby. « Gron-

dée ! » vous savez comme me gronde grand-mère, avec un sourire à chaque mot.

« — Se jeter au cou d'une inconnue ! Engager cette inconnue et ses deux frères à Castelrose !... Une jeune fille doit se modérer ! Une jeune fille doit laisser l'initiative à ses parents... Une jeune fille...

« — Grand-mère, je ne suis pas une jeune fille, je suis votre petite-fille.

« Grand-mère m'a alors embrassée. Cela finit toujours ainsi, les remontrances de gr....

« Oh ! cousin, voilà grand-mère qui arrive.

« — Donne vite la lettre, mon enfant, Alexis va à la poste.

« Soudain, très sévère :

« — Lissel, je t'avais dit deux lignes.

« J'écris si large ! si large ! grand-mère !... Encore une ligne, je vous en conjure, car je n'ai pas mis l'important...

« Cousin Renaud, elle est ravissante. Je l'adore !

« Sur ce, je signe :

« LISSSEL. »

XV

« Comtesse de Pénaulan, à Castelrose,
Chaville (Seine-et-Oise).

« Bien chère madame et amie,

« Courrier par courrier, je vous envoie du fond de l'âme l'expression de ma reconnaissance. Votre démarche, rue Férou, apaisait déjà mon inquiétude sur le sort de ces malheureux enfants : leur présence à Castelrose me donne l'espérance d'aboutir promptement au résultat désiré... Aussi, suis-je heureux plus que je ne puis l'écrire, mais vous savez lire entre les lignes... Lisez !... Seul, mon « exil » est une ombre. Toute joie s'achète au prix d'une souffrance, en voilà une nouvelle preuve...

« Souvenir et merci à Lissel.

« A vous, l'assurance de mon respect filial.

« RENAUD. »

XVI

« Monsieur Renaud Kerviler, avocat,
Boulevard Saint-Germain. — Paris.

Castelrose, le...

« Souvenir et merci à Lissel ».

« Cinq mots pour un *post-scriptum* ravissant comme celui que je vous ai envoyé ! Cinq mots ! C'était bien la peine de me mettre en « frais de style ». Aussi, ne recommencerais-je pas ces « frais », si grand-mère n'avait pris mal aux yeux, hier, en restant avec nous trop tard sur la terrasse.

« — Petite, vient-elle de me dire, je ne puis écrire à Renaud, sois mon secrétaire.

« J'ai tiré la langue, pas à grand'mère, mais à ce papier, sous-entendu à vous, et me voilà !

« J'ai quelque chose de très bon à vous annoncer; cependant, vu votre laconisme, vous ne le saurez que plus tard, vers la fin de la lettre.

« Le début est un peu triste. Solange (je ne l'appelle pas « mademoiselle », vous pensez bien) n'a pu se lever dès le lendemain de son arrivée à Castelrose. Notre vieux docteur, appelé aussitôt, lui trouve une anémie très prononcée, jointe à une grande fatigue nerveuse : les deux causées par un mélange de surmenage et de soucis. Air de la campagne, repos complet, fortifiants, absence d'émotions violentes, telle est l'ordonnance.

« Grand'mère, d'abord très inquiète, est maintenant rassurée, car notre malade, après une semaine d'abattement absolu, — la réaction ! selon le docteur, — reprend chaque jour forces, couleurs, appétit et gaieté. C'est pendant cette semaine d'abattement que Solange, ouvrant son cœur à grand'mère et à moi, nous avons su... ce que je vous apprendrai plus loin...

« Ah ! Lissel vous intrigue ? Voilà ce que c'est, monsieur, de lui écrire cinq mots ! Hein ! suis-je méchante ? Patience, je deviendrai... sans doute, ce n'est pas sûr, — car je sens en moi le germe de tous les vices, — une perfection, avec ma parfaite maîtresse. Oui, ma maîtresse.

« Grand'mère a dû vous dire que je prends des leçons de dessin. Une heure le matin, une heure le soir... Entre nous, c'est du temps perdu, mais j'en perds tant par ailleurs !

« Oui, elle est parfaite, ma maîtresse Solange ! Un peu trop fière peut-être, voilà tout. Fière avec nos amis, car, pour les domestiques, pour les pauvres du village, elle se montre d'une patience, d'une bonté, que grand'mère me donne comme modèle. Envers nous, sa reconnaissance se manifeste à toute heure, sans que, ainsi que le dit grand'mère, elle en parle jamais. C'est une foule de soins, d'attentions, ne ressemblant en rien aux platitudes de miss Harriett (sous-entendu, miss Carotte), ma dixième institutrice, vous vous souvenez ?

« A part « la semaine d'abattement », dont grand'mère, avec une finesse... d'avocat, a su profiter pour provoquer les confidences, Solange garde, au fond de son cœur la tristesse de ses préoccupations du présent et de l'avenir. Plus sérieuse avec grand'mère, elle se montre avec moi aussi gaie qu'un pinson, aussi ardente au jeu que Léo... mon idole !

« Léo ! c'est un bijou d'enfant, aimant, spirituel, et d'une franchise qui, parfois, déconcerte sa sœur. Léo ! c'est le passionné de Solange, de « Lolan » comme il l'appelle. Léo ! c'est un inventeur sans rival de jeux et de malins tours. Cela me ravit,

car il y a, maintenant, deux « diables » à Castelrose : lui et moi !...

« Ary me plaît moins... Il est trop sérieux, trop préoccupé de son avenir; sa sœur le trouve même « fiévreux » depuis quelque temps, et se tourmente (je le lui ai entendu dire, il y a deux jours, à grand'mère) de cet état physique ou moral. Bref ! il est égoïste et orgueilleux.

« Allons bon ! grand'mère, qui vient de regarder, par dessus mon épaule, où j'en suis de ma lettre, déclare (elle a lu, malgré la faiblesse de ses yeux !) que je manque à la charité et que, de plus, je mets des longueurs.

« Donc, rectifions : Ary est un dévoué et un humble ! Et soyons concise : Monsieur Renaud Kerviler est invité à venir à Castelrose quand il lui plaira, vu que... (si je renvoyais la suite à demain ?) vu que M^{lle} Solange Mieussen ignore absolument le nom de la sœur de M^{lle} Daudré... N'est-ce pas à mettre dans un roman?... Elle a toujours entendu dire par le notaire : « La sœur de M^{lle} X (Daudré n'est pas sorti des lèvres de Solange, vous le pensez bien) ou M^{me} Danielle. Mais elle sait (retenez cela pour ne pas faire de boulette) le lieu de résidence de cette M^{me} Danielle, et le nom de sa propriété (ces deux noms ont également été passés sous silence).

« Maintenant, je vous annonce, en grand secret, que Caroline prépare un vol-au-vent pour demain. Avis à certain avocat de ma connaissance qui en est fou !... Oui, venez demain... Solange va reconnaître son « monsieur » du parc Monceau, et le « secrétaire » de M. Terny. Ce sera si amusant !

« Grand'mère me charge de vous envoyer son souvenir amical... Moi, maître Kerviler, je vous envoie l'expression... Voilà ! je me suis embarquée dans une phrase impossible... C'est la difficulté de terminer les lettres à des célébrités comme vous... Ah ! j'y suis... l'expression de ma rancune.

« LISSSEL. »

XVII

La leçon de dessin vient de finir, et Lissel déclare d'un air tragique qu'elle est littéralement momifiée... Être momifiée, pour Lissel, c'est demeurer cinq minutes assise, à plus forte raison une heure. Aussi, quand Léo, se servant de ses deux mains comme d'un porte-voix, propose du jardin une partie de croquet, descend-elle deux à deux les marches de la terrasse, entraînant Solange qui voudrait rester au salon avec M^{me} de Pénaulan.

— Voyons, mademoiselle Raison, je vous affirme, je vous jure, que grand'mère va venir nous rejoindre dans vingt minutes. Elle attend un de nos parents, et vous la gêneriez beaucoup... vous qui ne gênez jamais... Ils ont des tas de choses à se conter... Je le sais... Il est avocat, notre parent,

avocat célèbre; or, une cause le passionne ces jours-ci, une cause tout à fait extraordinaire, qui ne regarde pas, du moins actuellement, les petites filles comme nous. Là, nous voilà arrivés. Léo, où est donc Ary?

L'enfant, très occupé à installer le croquet, leva la tête et indiqua, avec une moue de dédain, une allée sinueuse.

— Il barbouille du papier près de la charmille, et m'a joliment envoyé promener quand je lui ai demandé s'il faisait encore des devoirs.

— Des devoirs! s'écria Lissel. Il compose des poésies! Oui, des poésies à la lune argentée, aux tourterelles roucoulanges, aux myosotis d'azur. Mais il faut qu'il laisse la Muse pour le croquet.

— Je vais le chercher, dit Solange.

Elle s'éloigna sous les grands arbres, si gaie, si fraîche, si différente, en un mot, de ce qu'elle était à l'arrivée, que Léo, qui la suivait des yeux, jeta son maillet et, se croisant les bras, résuma son impression par ces mots:

— L'air de Castelrose rend ma sœur encore plus jolie.

— Oui, mais il ne la rend pas meilleure, car elle ne peut l'être davantage, n'est-ce pas. Léo?

— Non, oh! non. Il n'y a pas deux Lolan, pas même vous, Lissel...

Loin de se fâcher, la jeune fille courut vers l'enfant, le mangeant de baisers...

Puis, toute rieuse, elle s'empara d'un maillet.

— Dépêchons-nous de placer les cerceaux. Ils s'enfoncent très bien dans le sable! Là, plus qu'un! Nous allons nous mettre ensemble, mon vieux Léo, et nous gagnerons pour sûr.

— Oh! pour sûr!... Ary et Solange sont de fameux joueurs.

— Cela ne fait rien... Je te promets que nous gagnerons.

Pendant ce colloque, Solange était arrivée à la charmille indiquée par Léo. Là, en effet, un buvard sur les genoux, se trouvait Ary, si absorbé qu'il devint très pâle en voyant soudain Solange auprès de lui.

— Je t'ai fait peur? demanda-t-elle, regardant alternativement le visage bouleversé du jeune homme et le papier qu'il froissait entre ses doigts.

— Un peu. Je te croyais au château...

— La leçon de dessin est finie; Lissel te réclame pour une partie de croquet.

— Tu pouvais m'appeler.

— Ma présence te gêne donc? Qu'écrivais-tu, Ary?

— Une dissertation, répondit-il avec embarras. J'avais des idées superbes.

— Il y a trois jours, tu cherchais un problème; hier, tu composais une poésie; aujourd'hui, tu fais une dissertation... Vraiment, mon frère, tu travailles beaucoup... tu mens beaucoup aussi. C'est mal, et nous reparlerons de cela. Allons, viens, nous sommes attendus.

Silencieusement, ils marchèrent côte à côte sous l'allée ombragée, mais leur visage révélait si bien les préoccupations intimes de chacun d'eux, qu'en les apercevant, Lissel s'écria:

— Solange, vous êtes sérieuse comme un pape; Ary, vous ressemblez à un jeune renard pris au piège. Arrivez vite: le pape et le renard forment un camp; Léo et moi, deux innocents agnelets, un autre... Tirons nos...

Lissel s'interrompit, et d'un air plein d'emphase:

— Voici grand'mère et son invité, dit-elle.

Puis, du doigt, menaçant Solange:

— Ma belle, ne vous sauvez pas suivant votre habitude. Pour plus de sûreté, je vais vous annoncer.

Et la voilà courant à travers pelouses et plate-bande, en criant:

— Bonjour, cousin! Je vous présente Mlle Solange Mieussen qui a une envie folle de prendre la fuite.

Non, Solange n'avait pas une « envie folle de prendre la fuite ». Le visiteur venait de soulever légèrement l'ombrelle avec laquelle il protégeait Mme de Pénaulan des rayons brûlants du soleil, et le visage, qui apparut à la jeune fille, fit soudain monter un flot de pourpre à ses joues, mit dans ses yeux une lueur attendrie, sur ses lèvres un sourire joyeux.

— Le secrétaire de M. Terny! murmura-t-elle rapidement à ses frères.

— Cousin, elle vous a reconnu, dit Lissel, qui marchait maintenant avec une sagesse rare à côté de Mme de Pénaulan. Grand'mère ne veut pas me conduire au théâtre, mais j'assiste quand même à une pièce palpitante qui vaut bien: *Embrassons-nous, Folleville, ou Divorçons*.

Et, comme Mme de Pénaulan la regardait, stupéfaite, Lissel éclata de rire.

— J'ai lu cela sur les affiches, grand'mère, rien que sur les affiches... Ah! nous voilà en présence du trio Mieussen... Mademoiselle Solange, vous êtes déjà présentée, dit-elle, comme Renaud s'inclinait profondément devant la jeune fille, donc, je n'y reviens pas. Ce jeune homme blond est M. Ary Mieussen, un sérieux, un piocheur, un ambitieux aussi. Il rêve d'entrer dans une école « chic ».

— Lissel! fit Mme de Pénaulan.

— Grand'mère, c'est le seul mot exprimant bien la chose... et de sortir avec le numéro 1. Bref! Monsieur deviendra au moins maréchal de France. Ce petit brunet, cet agneau frisé, c'est mon ami Léo. Après cela, toute phrase devient inutile. Maintenant, Solange, Ary et Léo, je vous présente M. Renaud Kerviler, qui est à la fois mon cousin, avocat remarquable (ne rougissez pas, cousin, ce n'est pas la peine), écrivain distingué; à certaines heures, secrétaire de M. Terny... (Hein! Solange, vous doutiez-vous que je le connaissais « ce secrétaire si bon » dont vous parliez avec un trémolo

dans la voix ?) le soutien des veuves et des orphelins, l'ami des ouvriers...

— Lissel, j'essaierais bien de vous interrompre, dit Renaud, mais vous êtes si bavarde, si entêtée, que...

— Ce serait peine perdue. Vous avez raison. Soyez patient. Je n'ai plus qu'à conclure : Enfin, le catholique le plus sincère, l'homme le plus aimable (sauf avec moi), c'est M. Renaud Kerviler.

Solange sourit et regarda le jeune avocat.

— Je sais quelque chose de cette amabilité, monsieur. Le directeur de *L'Ami des Jeunes Filles* me faisait un peu attendre sa réponse au sujet de mon manuscrit, et vous avez eu pitié de mon angoisse. Comme je vous suis reconnaissante ! Pensez-vous que M. Terny accepterait autre chose, une courte nouvelle, par exemple ?

— Je l'espère, dit gravement Renaud.

— Qu'elle est pénible pour une femme cette carrière des lettres !

— Très pénible ! C'est pourquoi, s'il m'est permis de vous donner un conseil, je vous engagerai à vous adonner plutôt à la peinture. Mme de Pénaulan, qui s'y connaît, me dit que vous réussissez fort bien.

— Oui, mais les débouchés ?

— On en trouvera. Vous useriez votre santé avec ce double travail, sans arriver à aucun résultat sérieux.

— M. Kerviler a raison, ma petite, ajouta Mme de Pénaulan. Du reste, pour l'instant, il vous est défendu non seulement d'écrire, mais même de penser. Reposez-vous à Castelrose, tout en faisant de Lissel une dessinatrice passable. Plus tard, on verra.

Lissel courut prendre un maillet et le tendit à Renaud.

— Je pense que vous avez fini votre conversation sérieuse. Une partie de croquet, mon cousin, pour vous ouvrir l'appétit. Je suis avec Léo, et nous ne vous voulons pas dans notre camp. Allez avec les gens sérieux.

— Ils sont trois contre nous, Lissel, murmura Léo.

— Ne t'inquiète donc pas, puisque je te promets de gagner.

Et la partie s'engagea sous le regard de Mme de Pénaulan, assise à l'ombre d'un vieux marronnier.

— Tu triches, Lissel, disait-elle parfois.

— Oh ! si peu, grand'mère !... Nous ne gagnons pas sans cela : le camp des gens honnêtes et sérieux nous étant supérieur comme nombre et comme force, il faut bien nous rattraper d'une autre façon.

— Lissel, remarqua Léo, c'est mal de tricher : Lolan me l'a défendu.

Renaud sourit, et son regard alla chercher Solange... Mais, toute à son jeu, elle n'écoutait pas. Alors, se tournant vers Lissel :

— Eh bien ! cousine, vous voilà sermonnée, dit-il d'un air moqueur.

— Sermonnée, oui ; convertie, non. Pour obéir à ta sœur, ne triche pas, mon petit Léo. Va ! je triche pour deux.

Pourtant, bien que Lissel « trichât » pour deux, ainsi qu'elle l'avouait si carrément, tout annonçait que « le camp des gens honnêtes et sérieux » allait remporter la victoire. Encore un tour et la boule de Renaud arriverait au but.

« La boule de Solange, songea Lissel, passe encore ! Celle de Renaud, jamais ! »

Et, comme c'était à elle à jouer, un violent coup de maillet envoya la boule au milieu d'un massif de rosiers.

— Elle me gênait trop, cria-t-elle d'un air de triomphe, pendant que Solange, Ary et Renaud riaient comme des fous, contrairement à Léo qui restait atterré de cette audace.

Mme de Pénaulan se leva :

— Vraiment, Lissel, ce n'est pas la peine de proposer une partie de croquet quand tu veux jouer de la sorte. Tu n'agis pas comme une de Pénaulan.

Lissel rougit, même une larme monta à ses yeux. Toutefois, elle ne voulut pas s'avouer vaincue, et, passant calmement le bras de sa grand'mère sous le sien pour rentrer au château, elle dit d'une voix dont elle s'efforçait de cacher l'émotion :

— Les grands airs des de Pénaulan seraient déplacés au croquet. Alors, quand je m'amuse, je suis Lissel tout court, Lissel qui triche, mais Lissel qui triche au grand soleil... ce qui n'est plus tricher...

— Lissel, conseilla Renaud, faites-vous avocat. Avec des subtilités comme les vôtres, on gagne infailliblement une cause... même quand elle est mauvaise.

De nouveau, Lissel rougit.

— Vous êtes tous contre moi, murmura-t-elle, y compris mon associé Léo qui me lance des regards indignés au lieu de me défendre.

Le petit garçon s'arrêta au milieu de l'allée et, se croisant les bras :

— Je ne puis vous défendre, voyons, puisque vous n'êtes pas honnête...

— Pauvre avorton, s'écria Ary, sais-tu seulement ce que c'est que l'honnêteté ?...

Léo allait répondre, Solange ne lui en laissa pas le temps.

— Chut ! Léo ! dit-elle, un enfant ne doit jamais donner son appréciation, tu le sais, et Ary a raison de se moquer de toi.

Il baissa la tête, puis, soudain, courut jeter ses bras autour du cou de Lissel.

— Pardonnez-moi, Lissel. Je vous aime malgré tout, allez !

— Et moi donc ! Ah ! si j'avais un frère, je le voudrais comme toi.

Le repas fut très gai, bien que, contre son habitude, Lissel parlât fort peu. Le reproche de sa grand'mère, surtout le ton avec lequel il lui avait été adressé devant Renaud, lui pesait sur le cœur, et il fallut les taquinerie incessantes du jeune avocat, pour qu'enfin elle retrouvât son exubérance ordinaire. Jamais Renaud ne s'était montré si gai, si brillant causeur que ce jour-là. Ary, absolument sous le charme, l'écoutait avec une attention ardente... Solange, elle-même, oubliant ses préoccupations d'avenir, se laissait gagner par cet entrain communicatif et redevenait la rieuse Solange d'autrefois. Mais quand, le déjeuner terminé, M^{me} de Pénaulan, tout en s'installant à l'ombre d'une tente dressée à l'extrémité de la terrasse, mit sans affectation la conversation sur l'Auvergne, la physionomie d'Ary et de Solange se transforma soudain.

— Il paraît que c'est un beau pays, dit Renaud, voyant le frère et la sœur rester silencieux.

Ary répondit d'un air sombre :

— Très beau ! Mais nous y avons trop souffert ! Notre tristesse déteignait sur les paysages... J'aime mieux Paris, avec son bruit incessant qui étouffe en quelque sorte les regrets et les inquiétudes.

Renaud regarda Solange.

— Êtes-vous de cet avis, mademoiselle ?

Elle poussa un soupir :

— Non. Je regrette les montagnes et la tranquille vie de province, je l'avoue.

— Petite, dit M^{me} de Pénaulan, décrivez à M. Kerviler votre vieille maison de la rue Terrasse.

— Et la location du logement, ajouta Lissel. La jeune fille secoua la tête.

— M. Kerviler a lu tout cela dans mon manuscrit. Je n'ai rien à ajouter.

— C'est donc vrai ?

— Très vrai.

— Lolan, s'écria Léo, était folle de M^{lle} D...

— Léo !...

— ... De notre propriétaire. Ce qu'elle était drôle pourtant ! Je l'ai caricaturée tant et plus... en cachette, parce que Lolan m'aurait grondé... Je caricature très bien, n'est-ce pas, Lissel ?

— Oui, Cham n^o 2.

— Mais je caricature seulement les personnes que je n'aime pas. Ainsi, vous, monsieur, je ne vous caricaturerai jamais. D'abord, vous êtes beau et aimable, puis, si bon pour Lolan !...

Renaud caressa doucement la joue du petit garçon.

— Votre propriétaire n'était donc ni belle, ni aimable, ni bonne ?

— Oh ! non...

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)



PREMIER BOUQUET



*Dieu, qui sait le secret des choses,
Fit sans doute ces fleurs pour nous,
D'un parfum pénétrant et doux,
Discrètes encore et mi-closes.*

*Mais au soleil fraîches écloses,
Leur sort fera plus d'un jaloux :
Très fidèles, auprès de vous,
S'ouvriront tendrement ces roses.*

*Sur l'une d'elle par hasard ;
Si, captivant votre regard,
Une goutte d'eau s'est posée,*

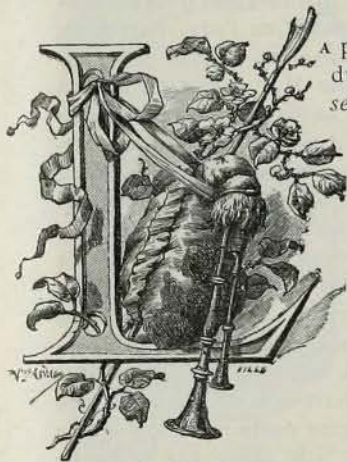
*Oh ! souriez à cette fleur...
Le cœur n'a-t-il pas sa rosée ?
C'est une larme de bonheur.*

EMMANUEL DE MONTCORIN.



❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : Premier acte de *Briséis* ; sa distribution. — Opéra-Comique : *Cendrillon* imminente ; informations. — Théâtre-Lyrique (Renaissance). — Clôture des grands concerts. — Concerts et matinées.



A première représentation du premier acte de *Briséis*, le seul laissé achevé par le regretté Chabrier, sur un livret de M. Catulle Mendès, a enfin été donné à l'Opéra. Empêchée par la cruelle influenza qui n'a épargné presque personne, nous n'avons pu assister à cette fête d'art et de cœur d'un si haut intérêt. Mais nous en réservons l'analyse pour

notre prochaine chronique.

En attendant, nous pouvons dire que le nom des auteurs, comme leur œuvre, ont été acclamés d'un vif enthousiasme. Voici la distribution : Hyllas, MM. Vaguet ; le catéchiste, Bartet ; Stratoklès, Fournets ; *Briséis*, M^{me} L. Berthet ; Thánasto, M^{me} Chrétien-Vaguet. Le spectacle commençait par *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns, cet autre chef-d'œuvre dont le célèbre auteur, après avoir passé l'hiver aux îles Canaries, au lieu de rentrer à Paris, fait une halte à Rio de Janeiro et va visiter le Brésil, où on lui demande de diriger de grands concerts symphoniques. Son retour en France n'aura lieu qu'à la fin de juillet. Les répétitions de *La Prise de Troie* marchent de front avec les études de *Lancelot du Lac*, de Joncières. On ne sait encore combien de semaines ou de mois... se passeront avant l'entrée en scène de ces deux opéras.

Cendrillon devait passer le 15 et on attend l'œuvre nouvelle de Massenet d'un jour à l'autre à l'Opéra-Comique. *Fidelio*, avec M^{me} Auguez de Montalant, a été donné avec *Le Cygne*. La belle œuvre de Beethoven et *Beaucoup de Bruit pour Rien*, de P. Vidal, poursuivent leur grand succès, ainsi que la reprise de *Mireille*, avec une excellente distribution : M^{lle} Thiéry, MM. Maréchal, Bouvet, Belhomme, et M^{lles} Chevalier et Eyreams. Quant à la première du *Cygne*, le ballet de MM. Ch. Lecocq et Catulle Mendès, nous nous

bornons à l'inscrire pour mémoire et pour les qualités de verve et d'élégante grâce qu'offre toujours la musique de ce compositeur. Sa nouvelle partition a eu un vrai succès auprès du public spécial des ballets. Nous pouvons en indiquer la lecture au piano ; mais les sujets mythologiques étant parfois un peu scabreux, l'éloge du *Cygne* ne saurait trouver place ici. M^{lle} Marignan, après une brillante tournée départementale, a été réengagée par M. A. Carré pour chanter le rôle d'Eurydice lors de la reprise d'*Orphée*, que l'on prépare pour les débuts de M^{lle} Gerville-Réache.

La direction du Théâtre-Lyrique (Renaissance), a été bien inspirée en faisant sa véritable ouverture avec un chef-d'œuvre de Weber à peine connu en France. *Obéron*, opéra fantastique en quatre actes et neuf tableaux, paroles françaises de MM. Carré et V. Durdilly, fut commandé et composé expressément pour le théâtre de Covent-Garden et y fut exécuté le 12 avril 1826, sous la direction de Weber, avec un immense succès. Quatre ans après, une troupe allemande vint le faire entendre à Paris qui ne le donna que deux fois, à la salle Favart. Ce ne fut qu'en 1857, que le Théâtre-Lyrique, sous la direction Carvalho, monta *Obéron*, adapté à une traduction de MM. Nuitter, Beaumont et de Chazot. Le succès de l'œuvre, nouvelle pour les parisiens, fut complet.

Avant cet ouvrage, ce maître admirable avait déjà fait représenter *Sylvana*, *Abou-Assan*, *Le Freischütz*, *Preciosa* et *Euryanthe*. Malgré son grand génie, Weber était pauvre et depuis longtemps malade. Il mourut à Londres, après ce dernier triomphe, le 5 juin 1826.

Sous l'habile direction de M. Danbé, l'orchestre, les chœurs et les artistes ont donné une excellente interprétation de ce chef-d'œuvre, où la poésie, la passion, le sentiment chevaleresque sont alliés à une verve du meilleur ton. La mise en scène ne laisse rien à désirer ; le succès a été très beau.

La charmante partition de *Martha*, plus connue et plus facile, a été trouvée très mélodique et ses auditeurs d'antan ont pris plaisir à savourer les jolis airs tendres et poétiques que les nouvelles couches musicales n'ont pas moins goûté. *Obéron* et *Martha*, alternant avec le *Barbier de Séville* et *l'Enfant prodigue*, c'est là un heureux début pour la troisième scène lyrique.

Pendant ce mois, où le chantre des nuits est

venu mêler ses accents quasi divins aux multiples voix de la nature, pour célébrer la gloire de la mère de Dieu, celle des grands concerts de la terre a cessé de se faire entendre. Le Conservatoire a fermé ses portes après avoir donné deux auditions splendides de la grande *Messe en si mineur*, de J.-S. Bach, cette œuvre monumentale où le génie du maître atteint aux plus hautes, comme aux plus profondes sphères de l'art.

M. Colonne a clôturé sa saison extraordinairement brillante par deux *Festivals* consacrés à la musique française et à la musique de tous les pays, comme pour rendre hommage aux chefs-d'œuvre de nos grands maîtres anciens et modernes, et à ceux des nations étrangères qui sont venus recevoir la consécration de leur génie à Paris.

Les petits concerts se donnent d'autant plus carrière alors que l'attention n'est plus absorbée par les grandes manifestations orchestrales.

A la matinée donnée à la Salle des Fêtes, par l'habile professeur-compositeur, M^{lle} C. Carissan, pour l'audition de ses œuvres, le programme agréablement varié a tenu le public constamment sous le charme de sa musique élégante simple et savante. La première audition de *Séléné*, scène antique avec chœurs, de A. de Carné, chantée et jouée ravissamment en costume, par M^{lle} Marga Brack, occupait la seconde partie du concert où M^{lle} Carissan, ses interprètes et les beaux vers de *Séléné* ont été vivement acclamés. Le *Chœur des Nymphes invisibles*, absolument ravissant sous la direction de l'auteur, qui avait fait une remarquable réduction d'orchestre pour le piano, a été couvert de bravos enthousiastes, ainsi que M^{me} Laennec qui tenait l'instrument avec grande supériorité. Brillant succès pour l'aimable bénéficiaire et ses artistes.

M^{me} Gombert, dont le remarquable enseignement est chaque jour plus recherché, a réuni à la salle d'Horticulture ses nombreuses élèves, conviant un public de choix à en constater les rapides progrès. En même temps, la distinguée pianiste-professeur, nous offrait l'occasion d'entendre nombre d'artistes de premier ordre qui lui prêtaient leur concours : M^{me} Filliaux-Tiger, compositeur ; M^{me} Marthe Crabos, professeur de chant ; M^{lle} P. Hémerly, violoniste lauréate du Conservatoire ; M. Lematte, flûtiste de l'Opéra-Comique, et M. L. Bas, hautboïste de l'Opéra et des Concerts Colonne. Après avoir applaudi au talent et à la méthode de M^{me} Gombert dans ses élèves, une page très intéressante de Cère, pour chant, flûte et piano, fut admirablement exécutée par M^{mes} Crabos, Gombert et M. Lematte. La charmante cantatrice ne tarda pas à reparaitre au milieu des plus flatteurs murmures où sa voix, d'un timbre si pur, interpréta le bel air de *Sigurd* avec cette maestria et cette justesse d'expression qui n'appartiennent qu'au vrai talent. C'est comme tel que l'élégant auditoire

salua celui de M^{me} Crabos des plus vives acclamations.

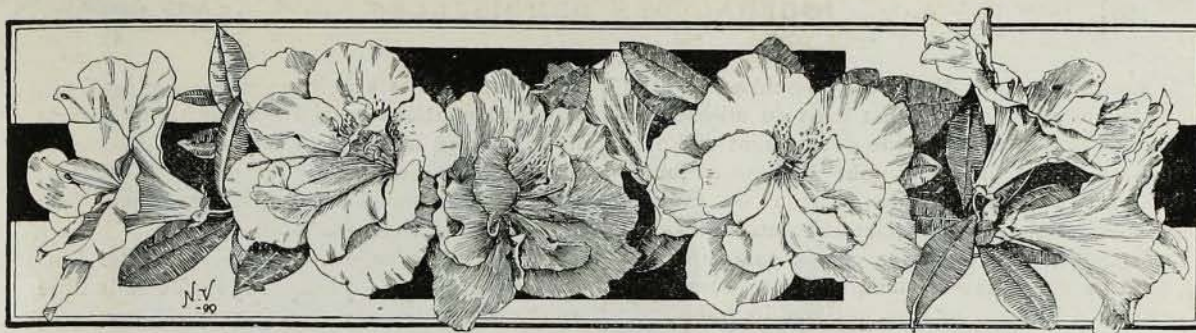
Très applaudies encore M^{mes} Raab d'Oerry et Gombert dans la valse à deux pianos, sur des « Motifs brésiliens », par Mesquita. Un accueil non moins flatteur a été fait aussi à M^{lle} M. Gombert, qui a révélé des qualités maîtresses dans la jolie *Chanson de Guillot Martin*, de Périllhou, pour le piano, et le sixième *concerto* de Herz. Le *Nocturne*, pour violon, flûte et piano, a été un vrai triomphe pour M^{lle} Hémerly, M. Lematte et M^{me} Gombert. Nous saisissons, avec plaisir, l'occasion de féliciter M^{me} Filliaux-Tiger pour ses gracieuses inspirations : *Au fil de l'eau*, barcarole, et pour sa jolie pastorale : *Par un beau jour*, admirablement exécutée par MM. Lematte, L. Bas et l'auteur qui, dans sa pantomime à quatre mains : *Le roman d'Arlequin*, par Massenet-Filliaux-Tiger, très bien secondée par M^{lle} Patel, a été étourdissante de verve. Des applaudissements sans fin ont terminé cette belle séance.

Non moins heureusement réussie fut la matinée d'élèves donnée par M^{me} H. Marchand, avec le concours de M^{me} Crabos et de plusieurs artistes de grand mérite. La place nous manque pour signaler tous les numéros intéressants de son programme, offrant un choix éclairé d'œuvres des meilleurs maîtres. Bornons notre ambition à dire les progrès réalisés par son excellente méthode pour les élèves qui, depuis le dernier exercice annuel des cours, ont acquis un étonnant degré de force. Mentionnons le vif succès de M^{me} Marchand et de ses distingués partenaires au nombre desquels M^{me} Crabos a charmé l'auditoire en interprétant exquisement *La Berceuse*, de Chaminade, *Le Rossignol et la Guitare*, de Clapisson, et le chef-d'œuvre de Schubert : *La Religieuse*, dont elle a su rendre admirablement les angoisses du cœur, l'infinie poésie et les superbes envolées extatiques d'âme vers le ciel. La salle entière, émue, n'eut qu'une voix pour acclamer l'œuvre et l'artiste.

A la troisième séance de violon, donnée par l'habile professeur J. Dumas, salle des Quatuors Pleyel, où la gracieuse cantatrice interpréta encore la superbe *Religieuse*, de Schubert, avec la même maîtrise. M^{me} Crabos avait fait précéder cette magnifique pièce, d'un si pathétique élan, de la suave mélodie du même maître : *Le Secret*, si doucement murmurée que sa diction parfaite permettait d'en saisir les plus délicates nuances.

A l'ouverture du mois de Marie, mais avec une supériorité d'un genre différent, M^{me} Crabos a fait entendre à Saint-Séverin : *Le Panis Angelicus*, de C. Franck, l'*Ave Maria* et le *Domine Adjutor Meus*, de Saint-Saëns, dans le plus beau style.

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



UF! chères amies, quel repos de venir causer un peu avec vous; depuis qu'on a transformé le mois de mai en *saison anglaise*, la vie n'est plus tenable, toutes les sorties du soir, les visites de jour continuées, l'été à préparer, les courses

obligées chez couturières et modistes pour renouveler les costumes, c'est à ne savoir comment s'en tirer.

Pour celles d'entre vous qui s'intéressent à la peinture, — leur nombre est légion — la visite des expositions a été une des grandes occupations du mois qui finit. Inutile de vous rien dire de l'écrasement du vernissage, il est légendaire : trente-trois mille deux cent cinquante-trois personnes se sont entassées, cette année, dans les salons, et les jardins ! Autrefois, on y allait surtout pour voir les célébrités, regarder les toilettes nouvelles; les bonnes toiles étant inabordables; maintenant on ne voit plus rien du tout.

Alors pourquoi respirer pendant quelques heures cette atmosphère asphyxiante, me direz-vous ?

Mon Dieu ! parce qu'on l'a toujours fait, qu'on y va avec des amis et que l'habitude nous tient.

Il y a bien un avant-vernissage le jour de la visite du président de la République, c'est certainement moins cohue que le lendemain, mais rien n'est terminé, une armée de balayeurs barrent le passage, des tapissiers vous ensevelissent sous les tentures; dans beaucoup de salles, les tableaux sont encore face au mur et devront se passer du coup d'œil présidentiel.

Cette année, le buffet brillait par son insuffisance, dès quatre heures, il était dévalisé et ne pouvait même offrir une brioche aux malheureux affamés qui l'assiégeaient en vain. Lorsqu'on veut vraiment voir l'Exposition, rien ne vaut la lente promenade du matin dans les salles rafraîchies

par la nuit. On marche au hasard, s'arrêtant à sa fantaisie, faisant parfois la charmante découverte de bijoux encore ignorés, ou de retours désirés de revenants aimés. C'est ainsi que Rosa Bonheur expose de nouveau cette année, et, certes, ses *Vaches d'Auvergne* ne montrent aucune défaillance dans ce puissant talent. A la salle suivante, nous trouvons son portrait. La grande artiste a soixante-dix-sept ans et doit au travail la tranquille sérénité d'une belle vieillesse. Ses cheveux coupés courts, son costume semi-masculin, la rosette de la Légion d'honneur à son corsage, arrêtent au passage, on sent qu'on est devant *quelqu'un*. Dans toute une partie de l'Exposition, vous devinez aisément laquelle, chères lectrices, le symbole règne en maître; quelle belle invention que le symbole ! Vous écrivez des choses incompréhensibles, vos peintures sont incohérentes; si vous êtes symbolique, qu'importe ? les applaudissements de toute une petite église vous sont acquis d'avance. Certains tableaux montrent quelques formes indistinctes dans une brume épaisse, symbole ! Tout un coin de salle semble consacré à reproduire des cadavres : symbole encore. Il est permis de se demander s'il reste encore du bitume dans Paris devant les orgies faites de cette couleur sombre : symbole toujours. Que restera-t-il dans dix ans de certain grand tableau où déjà rien ne se distingue dans un fouillis de teintes qui du noir violacé vont au bronze verdâtre ? que d'années d'efforts, sans doute, pour aboutir à cet inextricable cahos : symbole plus que jamais. Devant ces toiles étranges, nous pensions à la manifestation grandiose que vient de faire l'Angleterre à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la naissance du grand Ruskin, celui que M. Robert de la Sizeranne a si bien appelé le *fondateur de la religion de la Beauté*. Quelques-unes d'entre vous, chères amies, ont pu lire les traductions et les articles qui ont initié la France à l'œuvre de ce grand apôtre de la nature et de l'art; pour les autres, nous ne dirons que quelques mots :

Ruskin est le fils d'un riche marchand de vins de la cité de Londres, c'est dans ce milieu, qui semble peu esthétique, que s'écoulèrent ses premières années, et que le goût du beau en toutes choses devint la grande passion de sa vie, comme la mission de révéler à l'humanité les joies que chacun peut éprouver par la contemplation de la beauté, a été le but unique de son « âme inspiratrice ». Dès son enfance, Ruskin fut frappé par les spectacles de la nature; d'abord dans son pays natal, puis en Écosse et enfin en Suisse où les Alpes lui causèrent un extatique enthousiasme. Plus tard, l'Italie lui révéla l'art et ses ineffables jouissances. Il unit désormais ces deux cultes : l'art et la nature, celle-ci restant la grande inspiratrice à laquelle il faut sans cesse revenir.

Un mélancolique déclin de jour, une brillante aurore, voire même des brins de mousse, une nervure de feuille, un pétale de fleur, lui ont inspiré des pages aussi poétiques que celles qu'il a consacrées à son compatriote, le paysagiste Turner, ou aux Primitifs qui sont ses maîtres favoris.

Le livre fermé, on passe en revue tout ce que nous laissons en friche des trésors que nous offre la nature, c'est une réflexion qui arrive à l'heure psychologique, au moment où les voyages ou la campagne vont nous remettre devant les œuvres de Dieu et « nous révéler la joie et la paix qu'apporte leur contemplation ».

Le poète l'a dit :

Ceux-là seuls ont vécu qui surent voir les choses.

Ajoutons : et les âmes. Ruskin d'ailleurs n'y a pas manqué; en s'occupant du beau, il a aimé l'humanité, cette humanité qui vibre si facilement quand on sait la toucher : témoin ce rapide achat de la maison des Dernières Cartouches, et le succès magnifique de cette souscription où les dons, vraiment touchants, étaient les oboles. Témoin aussi l'éclat particulier qu'a eu, cette année, la fête de Jeanne d'Arc à Orléans. Le choix du panégyriste, Mgr Ireland, avait été très discuté. Dès l'exorde, l'évêque américain s'est emparé de son auditoire par une éloquence de cœur d'une haute envolée.

« Tu appartiens à la France, Jeanne, a-t-il dit, mais tu appartiens aussi à l'humanité. Et partout où on célèbre la grandeur de ton héroïsme, les citoyens des autres pays peuvent, sans t'offenser, s'unir aux Français et t'offrir, eux aussi, leur tribut de vénération et d'hommage. »

En effet, la grande libératrice, la bonne Lorraine a été dignement louée par ce fils de la libre Amérique.

En sortant de la cathédrale, les yeux se reposaient sur une affiche, constatant que tous s'unissaient dans une pensée de concorde et d'union; cela nous changeait.

En fait de concorde et d'union, cette fois, mondaines, nous vous dirons un mot des bals collectifs de plus en plus en honneur dans la jeune société, car les anciennes maîtresses de maison, celles qui ont des salons, se montrent, à ce sujet, plus que récalcitrantes. La galerie des Champs-Élysées ou les salles de l'avenue Hoche se prêtent merveilleusement à cette combinaison qui consiste à s'associer entre personnes du même monde pour louer un local et y donner en commun une soirée théâtrale, un concert ou un bal. Les avantages économiques sont très sensibles, les responsabilités des échecs sont supportées par la collectivité; ceux qui connaissent trop de monde se réfugient dans la limitation forcée de leurs invitations; ceux qui n'en connaissent pas assez peuvent former ainsi des relations nouvelles, chacun est satisfait. Notre paresse native y trouve surtout son compte : rentrer le soir dans un appartement en bon ordre, éviter l'affreux et lugubre désordre des lendemains de fête; il y a là un bien-être qui milite en faveur de cette innovation; mais laissez-nous vous le dire, nous regretterions de voir disparaître les soirées *at home*, celles où tous les hôtes sont nos amis personnels, ce qui fait que quelque peine pour les mieux recevoir est prise avec plaisir, n'êtes-vous pas de notre avis ?

EDMÉE.

Ce numéro vous apportera un joli fusain d'Allongé; il pourra vous servir de modèle et vous guider, cet été, dans vos études de plein air.



Pensées et Maximes

Il faut acquérir les biens de ce monde sans passion, les posséder sans attache et les perdre sans regret.

Mme DE MAINTENON.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire